





**21**

**22**

**23**

**24**

**25**

**26**

**ELLE, voulait  
voir l'océan**

## **27 À propos de l'auteur**

Daniel Paraire est né le 1er mai 1956 à Clermont-Ferrand d'une mère Coudoise et d'un père Chaurien. À l'âge de 15 ans, il quitte l'Auvergne et sa famille pour un apprentissage de cuisinier dans un hôtel 4 étoiles de la Côte d'Azur. Après quelques années dans différents hôtels-restaurants de grand standing dans plusieurs régions de France, il exporte son

savoir-faire en Angleterre et au Danemark. À la naissance de sa fille, il retourne dans son pays pour stabiliser sa vie de famille. Passionné d'art, il axe son temps sur la peinture en participant à de nombreux concours et salons artistiques dans lesquels il est primé régulièrement. Désireux de transmettre son savoir, il a au sein d'une association de peinture, ouvert une section « *Peinture à l'huile* » où il dispense bénévolement des cours. Depuis plusieurs années, il assume la présidence de cette association. Ses débuts avec l'écriture datent de 1993 par quelques nouvelles (non publiées). Depuis, sa vie est régie par l'écriture de romans, policiers, thriller, ainsi que par la peinture.

## **28 Du même auteur**

Chez Bookelis :

Le tableau volé

Voici de mes nouvelles Tome 1

Voici de mes nouvelles Tome 2

Voici de mes nouvelles Tome 3

Chez Adéquat éditions :

Panique au camping

Chez Mille Plumes :

Le mystère du lac d'Aubusson

L'histoire qui est contée est totalement imaginaire.

Ni les faits ni les personnages principaux n'ont existé.

Certains lieux sont réels, d'autres totalement sortis de mon imagination.







**Daniel Paraire**

# **ELLE, voulait voir l'océan**

**Roman**

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 9791022744201

© Daniel Paraire

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Titre original : Elle, voulait voir l'Océan

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite  
par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de  
l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une

contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle...

*Remerciements :*

*Je tiens à adresser un grand merci à Wikipédia pour son aide précieuse apportée tout au long de ce récit.*

*Merci à monsieur Molière de m'avoir prêté une citation du Misanthrope ainsi qu'à monsieur Louis Pergaud pour l'extrait de La guerre des boutons.*

*Béatrice pour son soutien moral.*



# Prologue

J'ai longtemps hésité à raconter cette histoire.

Histoire banale d'un homme bourru, amoureux de sa compagne. Compagne qui l'a lâchement abandonné, le laissant seul avec son compagnon à quatre pattes et sa solitude.

Solitude qui le replonge dans ce secret qu'il est le seul à connaître.

Secret inavouable tant il est odieux.

Pourtant, après mûre réflexion, je me suis dit que je me devais de narrer cette histoire. Je le dois pour ELLE et pour LUI.

Histoire d'amour entre deux êtres hors du temps. Histoire d'un voyage initiatique à travers cette France des régions. Voyage d'Auvergne en Poitou-Charentes.

Voyage qui débute dans Le Puy-de-Dôme pour se terminer en Charente-Maritime.

# Chapitre I

Vendredi 30 septembre

*« J'ai toujours rêvé de voir l'océan, avait-elle l'habitude de dire. »*

Il est là, avachi dans son vieux canapé au cuir élimé dont la couleur vert initiale s'est changée en un vert délavé du fait de trop longues périodes d'oisiveté, à ressasser cette phrase maintes et maintes fois répétée dans sa tête « J'ai toujours rêvé de voir l'océan. » La maison est vide. Pas un tableau aux murs. Aucune photo hormis celle d'un chien. Oh ! Pas celle du chien en train de gémir sur son fauteuil, pris dans le tourbillon de ses rêves, mais celle de sa mère qu'il a dû faire piquer il y a six années maintenant. Les meubles rustiques poussiéreux attendent sans prendre ombrage de la couche de fines particules qui

s'accumulent au fil des jours, la caresse d'un chiffon ou la pulvérisation d'une bombe nettoyante d'une main féminine. L'un des trois tiroirs est bancal, espérant quelques coups de marteau sur les pointes tête homme qui dépassent pour lui redonner un semblant de forme originelle. La table pleine de miettes semble implorer muettement à l'éponge de venir la débarbouiller. La vaisselle de la semaine se repose tranquillement dans l'évier crasseux pendant que les moisissures s'en donnent à cœur joie sur une vieille croûte de pain. Tout dans la maison sent la crasse et le renfermé.

Un bruit lointain tire le chien de ses rêves de courses à travers champs et de poursuites de lapins de garenne myxomatosés. Un œil s'ouvre, une oreille se tend. L'alerte est donnée.

— Qu'y a-t-il Le Chien ? Demande l'homme avachi, quelqu'un viendrait-il nous rendre visite ? Tu sais très bien que plus personne ne vient à la maison depuis son départ !



L'homme fait l'effort de soulever un coude, espérant apercevoir un visage derrière le carreau noir de crasse. Vaine tentative, le rideau qui fut certainement blanc un jour, mais qui aujourd'hui a pris une teinte beige, parsemée de chiures de mouche, l'empêche de voir à l'extérieur. Le coude retombe, la déprime le reprend.

*« Je m'entête à regarder dehors, il prononce dehors, je sais bien pourtant que plus personne ne vient depuis qu'ELLE est partie. Tu lui avais promis de l'emmener voir l'océan, tu lui as menti, maintenant, il est trop tard. ELLE est partie. Alors, n'attends pas de visites. Ce n'est certainement pas l'autre qui va venir te voir », se dit-il le regard lointain.*

Le Chien referme son œil, la paupière lourde de sommeil, et replonge dans ses rêves de promenade dans les champs baignés de la rosée du petit matin.

LUI n'arrête pas de gamberger, il se souvient de sa vie d'avant. Le bonheur, oh,

certes très simple ; sans fioriture, une vie d'amour et de soupe au pain, il est vrai que l'argent ne courrait pas les rues, mais, avec le petit morceau de terrain attenant à la maison, il y avait toujours quelques légumes qui traînaient dans le cellier, et la vie s'égrainait comme un chapelet entre les mains d'une bigote. Puis, il y a eu ce jour où ELLE est partie, et depuis, la vie semble s'être arrêtée. Le manque d'envie est le pire compagnon d'un être brisé par la solitude.

Pris d'une soudaine inspiration, LUI se relève, regarde Le Chien et dit :

— Ça te dirait d'aller avec ELLE voir l'océan ?

Le Chien penche la tête à gauche puis à droite, à croire qu'il n'attendait que cette proposition pour reprendre un semblant de vie.

LUI prend cela pour un assentiment.

— Alors, c'est d'accord, on part avec ELLE jusqu'à l'océan, je pense que le plus simple, c'est d'aller jusqu'à l'île d'Oléron. Elle en rêvait. Il y a environ cinq cents kilomètres d'ici à la mer, si on marche à cinq ou six

kilomètres à l'heure, en quinze jours nous serons arrivés, je compte au moins cinq journées pour lui faire visiter les villes traversées, ce qui veut dire que nous arriverons sur le pont d'Oléron aux alentours du quinze du mois. Tu es partant Le Chien ?

Un wouaf d'acquiescement ponctue le monologue de notre homme

Rassuré, LUI retourne la maison, fouille les chambres fermées depuis le jour où ELLE est partie. Il vide les placards à la recherche de Dieu sait quoi.

— Bon sang de bois ! Rage-t-il, où ai-je bien pu mettre cette satanée bauge ? Je te parie que c'est ELLE qui l'a rangé la dernière fois. C'est toujours comme ça avec ELLE, quand elle range quelque chose, même une chienne ne trouverait plus ses petits.

À force d'entêtement, LUI finit par trouver le vieux sac en toile de jute déchiré par endroits, le rabat tout effiloché, mais la

sangle encore en état. Il passe la main dessus pour le rendre présentable et dit :

— Regarde ! Ça fera bien l'affaire pour nous trois, qu'en penses-tu, Le Chien ?

À son nom, l'animal bouge une oreille, ce geste suffit à convaincre LUI que son choix est le bon.

Les affaires volent dans la chambre. Elles retombent sur le plancher poussiéreux et y resteront jusqu'à ce qu'une âme vaillante veuille bien les ramasser. Une fois trouvés les vêtements à emporter, il fait mentalement son choix, comme une mère préparerait le trousseau de sa fille la veille de son mariage, sachant qu'il ne pourra pas tous les emporter.

*« Une chemise et un pull en cas de fraîcheur, une paire de chaussettes, un slip et un marcel. Ça suffira bien pour deux semaines. Pas la peine de s'encombrer, faut garder de la place pour les victuailles. Le talon de jambon cru, le pain, le camembert, et la chopine de rouge. Mon couteau, un bout de ficelle, mon bâton Louis XIV et*

*aussi la boîte. Voilà de quoi remplir la besace. Pour partir, j'aurai les godillots, la biau<sup>1</sup>de, le chapeau et la capeline en cas de pluie. Vain Dieu, j'allais oublier l'Hohner ! Si je pars sans l'harmonica, on est bien le soir à la veillée ! »*

— Hein Le Chien ! Tu nous vois sans le marine band, je ne vais quand même pas chanter ! fait-il en rigolant. Pour sûr que ça voudra tomber de la grêle si je chante !

Toujours couché dans son fauteuil Le Chien baille à s'en décrocher la mâchoire, ressemblant ainsi à une baleine faisant admirer ses fanons.

— Je sais que tu n'aimes pas quand je joue du ruine-babines, mais moi, ça m'aide à oublier qu'ELLE est partie.

Il termine de ranger ses affaires dans la besace, attrape sa pierre à aiguiser et passe le reste de la soirée à affûter son couteau, un authentique Coursolle à manche en laiton représentant sur une face : un berger et son

---

<sup>1</sup> Grande blouse de toile

chien, et sur l'autre, un troupeau de moutons. Avec sa lame en acier, son tire-bouchon et son fameux poinçon servant à percer les brebis ayant mangé trop de trèfle, vous avez là l'outil indispensable à tout bon Auvergnat. Pas trop lourd et ne perçant pas les poches, prêt à vous rendre service à tout moment. Aussi bien pour manger, ouvrir une bouteille, tailler un bâton, sculpter un morceau de bois le soir à la veillée, voir même pour décourager d'éventuels casse-pieds.

L'esprit absorbé par ses pensées, le geste machinal, LUI parle à sa compagne.

*« Tu vois chérie, je t'ai toujours dit que je t'amènerai voir l'océan et bien, ça y est, on part demain pour un long voyage. Nos allons en profiter pour visiter un peu le pays, ça nous changera de tous ces gens qui médisent de nous. Mais si... tu sais bien ! Les Hubard en face, les Decoins, de l'autre côté du chemin, même les Railler racontent des saloperies sur nous, comme quoi on se fout de l'ordre établi, des conventions,*

*qu'on est des porcs, que c'est une honte d'avoir des voisins comme nous, qu'on est asociales. J'ai même entendu la mère Railler affirmer qu'on faisait l'amour comme des bêtes au milieu du chemin. Bon, ça nous est peut-être arrivé une ou deux fois, mais, ce n'était pas volontaire, c'est juste que tu as eu une envie soudaine de baiser. Ça te prend comme ça, parfois, d'un coup, tu as besoin de sexe et il faut impérativement le faire de suite. Comment ça s'appelle cette maladie ?... Ah oui ! De l'hypersexualité, de la sexualité compulsive, nous a dit le médecin, en clair ma chérie, tu es nymphomane. Rappelle-toi la fois où ça t'a prise au supermarché, j'ai bien cru qu'on allait le faire dans un rayon. Tu te souviens, on a laissé notre caddie à l'intérieur et on a fait l'amour debout contre les poubelles du magasin. Il y avait des personnes qui nous insultaient en passant. Qu'est-ce qu'on en a rigolé après ! En faisant la queue à la caisse, on avait l'impression que tout le monde nous dévisageait.*

*Où va-t-on ? On va jusqu'à l'île d'Oléron, tu verras comme ce coin est superbe. Je pense qu'on ira visiter le phare de Chassiron. Comment ?... Bien sûr que je te parlerai d'héraldique ? Évidemment ! Tu sais bien que c'est une de mes passions. Je suis certain de trouver plein de blasons et d'armoiries en traversant les villes et villages, je t'expliquerai au fur et à mesure. Tu veux bien ?... Alors en route !*

LUI, vient d'accrocher la soixantaine. Petit, un mètre soixante-huit en se redressant. Trapu, les épaules larges, signe d'une rusticité typique à l'Auvergne. Soixante-dix kilos de muscles recouverts d'une bonne couche de lard. « Ça tient chaud l'hiver », a-t-il l'habitude de dire. La toiture en ruines, se dégarnissant mois après mois, les quelques rares cheveux couleurs de chaume après la moisson, tentant désespérément de se raccrocher à ses tempes dégarnies. Une barbe de trois jours, poivre et sel, signe avant-coureur de vieillesse. Le nez camus, non sans rappeler celui de Jean



Gabin, son idole. L'œil rond, mais vif, la paupière à moitié fermée comme un store en plein soleil laissant filtrer un regard dur et anxieux. L'iris a dû être vert un jour ou l'autre, mais maintenant, il change de couleur au gré de son humeur ; tel un feu tricolore. Bleu : ensoleillé. Vert : agréable. Gris : maussade.

D'un caractère agréable la majorité du temps, bougon régulièrement, pouvant passer en un instant du soleil à la pluie. Avare d'efforts autant que de paroles, ayant fait son leitmotiv de l'adage :

« La parole est d'argent, le silence est d'or. » Il se plaît dans cette solitude où ELLE l'a enfermé. Afin de ne pas tomber dans cet oubli qu'est la solitude, il se parle à longueur de journée ou parfois à son compagnon à quatre pattes qui l'écoute d'une oreille distraite.

Monologue intérieur qui parfois invite les gens ne le connaissant pas à se moquer de lui en voyant bouger ses lèvres sans qu'aucun son n'en sorte. « Regardez, disent

les enfants du village en se gaussant de lui il, fait la carpe. »

Mal vous en prend ami passant, car si vous le moquez, l'insulte fuse et fait mouche à chaque fois.

Malgré tout, il a des amis. Quatre exactement. Ni plus, ni moins. Le premier, c'est son chien qu'il a baptisé amoureusement : Le Chien. Une espèce de cabot, né d'une mère Labrador et d'un père de passage, qui s'est dépêché de prendre la fuite une fois son forfait accompli. Il en résulte un bâtard de la race des corniauds, pas très beau, mais d'une intelligence rare. Il comprend tout ce que son maître attend de lui, souvent, il anticipe ses désirs, allant même jusqu'à vider les poubelles dans la rue et rapporter un restant de nourriture. Ce n'est pas que son maître soit radin, mais il a ce côté auvergnat qui prend parfois le dessus. « *Un sou est un sou* », a-t-il l'habitude de dire, alors, vous pensez bien que si le sou est un reste de chou... Le seul petit truc qui dérange Le Chien, c'est quand son compagnon joue de l'harmonica, ce

n'est pas tellement qu'il joue faux, non ! Ce n'est pas non plus Sonny Boy Williamson, grand-maître de l'harmonica blues, c'est surtout que les notes aiguës lui cassent les oreilles. À part cela, c'est un chien bien élevé, courtois avec les chiennes, n'hésitant pas à aller leur renifler l'arrière-train histoire de faire connaissance.

Ne vous y fiez pas, sous ses airs de brave toutou, il est prêt à vous arracher un bout de couenne si vous portez la main sur son maître.

À bon entendeur ! Salut !

Ne vous avisez pas non plus de traiter Le Chien de corniaud, car vous risqueriez de tâter du bâton Louis XIV. LUI a horreur que l'on insulte son compagnon.

Son deuxième ami, c'est son bâton. Un bâton recouvert d'une peinture dorée, se voulant imitation or, reste d'une époque ancienne où LUI, tentait d'impressionner son public lorsqu'il jouait le roi Louis XIV dans une interprétation revue et corrigé par une troupe théâtrale de quartiers. LUI

prenant la pose à l'identique du tableau de Hyacinthe Rigaug : « Portrait de Louis XIV en costume grand royal », fier de pouvoir un jour être sous les feux de la rampe. Il paraît même que le journal « La Montagne » en a parlé à l'époque, « Louis XIV de retour sur la scène de la maison du peuple ». Deux lignes annonçant le spectacle, le lieu et les horaires. Mais qui s'en souvient ?

Il n'empêche que depuis cette fameuse représentation, son bâton royal ne le quitte plus. Il lui sert de canne, à fouiller les bois lors de la cueillette de champignons, à gauler les noix en automne, et surtout à intimider les indésirables et les gêneurs.

Le troisième ami, vous vous en doutez ! C'est l'harmonica, son ruine-babines comme il l'appelle. Un véritable Hohner diatonique à dix trous en do, pouvant jouer sept notes sur trois octaves, grave, médium et aiguë. Inventé dans les années 1820 ; issu d'un ancien instrument chinois appelé Le Sheng. Le Hohner est devenu au fil des ans son compagnon de déprime, distillant ses trémolos de blues au gré de l'amertume du

musicien. Depuis cinq années que LUI en joue, époque douloureuse où ELLE l'a quitté, son répertoire n'a guère évolué, de James Coton, l'harmoniciste de Muddy Waters à Sonny Boy Williamson, assassiné dans la nuit du 1<sup>er</sup> juin 1948 au sortir d'un concert au « Plantation Club », une taverne de la 31<sup>e</sup> rue. Par contre, sa technique s'est améliorée au fil du temps, ce qui n'empêche pas Le Chien de râler après certaines notes trop aiguës à son oreille.

Que dire de son quatrième et dernier ami ? Pas grand-chose de plus que ce dont je vous ai parlé plus haut. Le Coursolle, couteau lui servant aussi bien à couper sa nourriture, que se soit de la viande, du saucisson ou du pain, qu'à remplacer la fourchette pour manger son fromage, voir même à se curer les ongles ou les tailler. Outil artistique s'il en est, LUI s'en sert aussi pour sculpter des petites figurines en bois, ramassé au cours de ses promenades pipi avec Le Chien.

Donc en ce début d'automne 1966, LUI décide de son voyage jusqu'à l'océan

atlantique, voyage initiatique pour ELLE et Le Chien.

Qu'est-ce donc que cinq cents kilomètres à travers bois et prairies pour ce marcheur invétéré, dans cette époque où les gens de la campagne se déplacent le plus souvent à pied qu'en automobile ?

Après avoir à grands coups de cuillère en argent noircie par le temps, avalé la soupe qui réduisait sur le vieux fourneau à bois, il se coupe un morceau de Saint-Nectaire qu'il déguste religieusement. Le Chien assis sur son séant attend impatiemment, le regard implorant, les quelques croûtes que son maître voudra bien lui donner. Après ce repas frugal, il essuie son couteau, le plie sans faire claquer la lame, met son écuelle dans le vieil évier émaillé qui, il y a longtemps, a dû être blanc ; puis, il ouvre la porte d'entrée, appelle Le Chien et l'invite à aller faire ses besoins.

Le Chien, heureux de cette liberté nocturne, renifle le premier arbre rencontré

sur sa route. Ô délicieuse odeur d'urine ! Après avoir humé les relents déposés par d'autres quadrupèdes, il lève la patte arrière et arrose copieusement son arbre-fétiche, histoire de faire comprendre à ses congénères que ce territoire est le sien. Puis il poursuit ses pérégrinations, la truffe au sol, tel un junky sniffant une ligne de coke. Un coup de sifflet l'arrête net et lui fait comprendre que malheureusement, les réjouissances sont terminées pour ce soir.

De retour au bercail, il saute sur son fauteuil, se couche en boule et entame sa nuit en rêvant de chiennes en chaleur.

LUI, baisse le tirage du gros poêle en fonte, un Godin du siècle dernier, héritage de ses parents décédés il y a fort longtemps de la fameuse épidémie de grippe espagnole qui sévit l'hiver 1918-1919, le laissant orphelin à l'âge de douze ans, se retrouvant seul avec sa sœur et sa grand-mère maternelle qui eut la bonté d'attendre les vingt et un ans de son petit-fils pour tirer sa révérence et rejoindre ce fameux bon Dieu qu'elle avait imploré toute sa misérable vie.

Le poêle ronflant comme un sonneur, diffuse une douce chaleur. LUI s'allonge sur le canapé et s'endort comme tous les soirs en rêvant de l'époque bénite où ELLE était encore à ses côtés, partageant cette vie de misère.

La vieille pendule auvergnate, legs de la grand-mère, sonne prime. Le ding... ding du carillon réveille Le Chien qui à regret, quitte son fauteuil, se secoue pour remettre son poil en ordre et éventuellement faire tomber quelques puces qui squattaient la chaleur de son pelage. S'approchant de son maître, il lui octroie généreusement un grand coup de langue sur la figure, lui signifiant ainsi qu'il est grand temps de se lever.



## Chapitre II

Samedi 1<sup>er</sup> octobre

LUI, se lève en bâillant, s'étire, se gratte l'entrejambe comme il le fait tous les matins. Se gratte-t-il les testicules par habitude ou par démangeaisons ? Le saurons-nous un jour ? Quoi qu'il en soit, ce rituel effectué, il réactive le poêle, ouvre la porte de la maison et sort pisser en compagnie de son compagnon à quatre pattes. Sa vessie soulagée, il fait descendre le seau dans le puits, tourne la manivelle et le remonte une fois plein. Il le pose sur la margelle, se déshabille, et une fois à poil, il trempe un vieux torchon dans le seau, saisit un morceau de savon de Marseille racorni et se frotte des pieds à la tête. Une fois la peau

soigneusement étrillée, il se rince en vidant le reste du seau sur sa tête. Le contact de l'eau glacée le fait frissonner, il s'ébroue, attrape la serviette en éponge aux bords effilochés, se sèche et enfile ses vêtements pour le voyage.

Un marcel gris en coton côtelé, un slip kangourou, une paire de chaussettes en laine, composent la sous-couche. Pardessus, il passe une chemise en lin, enfille ses brayes<sup>2</sup>, ajuste ses brassoulières<sup>3</sup>, rajoute le gilet sans manches où il pourra glisser sa montre gousset, revêt la biaude bleue, serre un foulard rouge autour de son cou, et chausse ses godillots. Il se regarde dans le grand miroir au tain fatigué, histoire de retrouver une dernière fois l'image de ce séducteur qu'il était il y a bien longtemps. Trouvant sa dégaine convenable pour entreprendre ce voyage, il se décide enfin à préparer le rituel du café.

---

<sup>2</sup> Pantalon épais

<sup>3</sup> Bretelles

Il sort le moulin à café du placard aux vitres quadrillées protégées de rideaux à carreaux rouges. Un authentique moulin Peugeot avec sa roue latérale, décoré d'une plaque en laiton marquée Peugeot aînés et cie, avec comme emblème un éléphant. Il verse une dose de café Malongo en grains provenant de la petite brûlerie de la ville de Nice et tourne la roue. Le café craque sous le broyeur, libérant des arômes subtils. L'opération terminée, il met le café moulu dans le porte-filtre équipé d'une chaussette et verse l'eau frémissante sur la mouture de café. Il attend que toute l'eau ait fini de s'égoutter dans la cafetière émaillée décorée de petits oiseaux de couleurs. Pendant ce temps, il coupe une large tranche de pain bis sorti de la maie, la beurre grassement à l'aide de son couteau, remplit son bol en grès de café brûlant, trempe la tartine dans le liquide fumant et déguste religieusement son petit-déjeuner.

Après avoir avalé son premier repas de la journée et donné un quignon de pain à son chien, LUI débarrasse la table, met le bol